



UNION NATIONALE DES AMICALES DE CAMPS DE PRISONNIERS DE GUERRE

(Reconnue d'utilité publique)

Inscription Commission Paritaire n° 786-D-73

EDITION DE L'AMICALE DES STALAGS  
VB et XA, B, C.

Rédaction et Administration :  
46, rue de Londres, 75008 Paris  
Tél. : 16 (1) 45 22 61 32 (poste 16)



Compte Chèque Postal : Amicale VB-X ABC : 4841-48 D Paris.

## « LES MALGRÉ-NOUS »

Poursuivant l'inventaire des témoignages sur la guerre en Europe de 1939 à 1945, sur la variété des situations qu'elle a entraîné, la souffrance insupportable qu'elle a suscitée chez les peuples et les personnes, « Le Lien » publie aujourd'hui un DOCUMENT qui ne laissera insensible aucun de ses lecteurs.

Ils ont toujours été Français ces hommes d'Alsace et de Lorraine — incorporés de force 5 ans par la Wehrmacht —. Par deux fois, les voisins d'au-delà du Rhin ont voulu les germaniser contre leur volonté, vainement. Sous toutes les formes ils ont refusé la soumission au vainqueur, toujours provisoire. Une première fois, cela a duré près de 50 ans, après la guerre de 1870 et plus près de nous, ils ont été « sous la botte » pendant cinq longues années, comme nous prisonniers de guerre.

Jeunes et anciens, tous unis, ils sont restés fidèles à la terre de France et c'est, contraints et forcés, que certains d'entre-eux ont dû porter l'uniforme feld-grau et contre leur gré combattre avec des troupes avec lesquelles ils ne se sentaient aucun lien.

Ce qu'ils ont enduré pendant leur « séjour » forcé au sein des forces allemandes, sur tous les théâtres d'opérations, et notamment sur le front de l'Est et dans les camps de prisonniers en Union Soviétique, souvent mêlés aux soldats allemands, plusieurs d'entre-eux l'ont raconté avec la gravité qui convient. La lecture de ces récits serre le cœur en pensant à ce que ces jeunes alsaciens ou lorrains, parfois les moins jeunes qui avaient déjà servi dans l'armée française, ont dû consentir de sacrifices pour conserver une nationalité qu'on voulait leur ravir. D'où le titre qu'ils se sont donnés : « les malgré-nous ».

Un « témoignage bouleversant » de son passage chez les troupes soviétiques nous parvient d'un camarade alsacien, Armand ZAHNER — originaire de Colmar — ancien maréchal des logis chef dans l'armée française au Sahara, enrôlé de force dans la Wehrmacht en 1943.

Armand ZAHNER a écrit : « Le soldat honteux. J'étais un malgré-nous », en 1972, racontant son odyssee au milieu des troupes allemandes sur le front russe et la « réception » tragique que lui ont réservé les troupes soviétiques.

M. Alfred KASTLER, Prix Nobel, lui-même Alsacien de souche, a préfacé l'ouvrage, rappelant : « qu'Armand ZAHNER est l'un des 142.000 incorporés de force alsaciens, mosellans, des dizaines de milliers de luxembourgeois, tous soumis à ce même sort, plus d'un tiers ne sont pas revenus, tués, disparus ou morts en captivité. La moitié des 2/3 restants qui ont eu la chance d'en revenir sont restés gravement atteints dans leur corps, leur âme, par d'incalculables blessures.

« Armand ZAHNER, est devenu aveugle depuis. Il porte témoignage du cauchemar qu'il a vécu et qui continue à hanter son esprit plongé dans la nuit.

« Ce témoignage est bouleversant. Bouleversant pour ceux qui ignorent, bouleversant pour ceux — et c'est le cas de presque toutes les familles alsaciennes et mosellanes — qui pleurent un parent disparu.

« Ceux de la Résistance qui, innombrables, sont morts dans les camps de concentration, ont enduré, eux aussi d'indicibles souffrances mais, jusqu'au dernier soupir, ils ont su qu'ils mouraient pour une cause qu'ils avaient librement choisie, une cause qui était la leur. Cette satisfaction suprême a été refusée aux « malgré-nous ». Ils sont morts dans un uniforme détesté, la honte dans l'âme, soldats honteux, comme le crie si justement le titre de cet ouvrage. Certes leur sacrifice ne fut pas inutile puisqu'il préserva de la déportation leurs familles, mais ce fut là la seule consolation qu'ils emportèrent dans leur tombe.

« Faut-il en vouloir aux soldats russes qui, trop souvent, les ont confondus avec les mercenaires français qu'une idéologie funeste avait poussés à rejoindre volontairement les rangs de l'armée hitlérienne ? Faut-il leur en vouloir de les avoir traités comme leurs ennemis allemands ? Alors que la France refuse encore de ce jour aux survivants le soutien moral et matériel qui serait la juste compensation de leurs souffrances ».

Dans le livre d'Armand ZAHNER nous avons choisi de vous faire lire un passage particulièrement saisissant de cette guerre meurtrière sur le front de l'Est, intitulé : « Fin du cauchemar et... début d'un autre » : c'est le moment où Armand ZAHNER a décidé de se rendre aux troupes soviétiques.

Pierre DURAND.

« Tout de même, il m'était difficile de me dissimuler les risques que j'allais encourir en me levant soudainement de derrière mon treillage... Malgré la blancheur immaculée de ma serviette, j'avais tout de même 99

« chances » sur 100 d'être transformé en passoire avant d'avoir eu le temps de dire ouf ! On comprendra aisément mes sentiments du moment, qui contribuaient à freiner un zèle que, pour l'instant, j'étais encore loin de posséder.

Confusément, cependant, je sentais que le temps pressait ; il n'y avait rien à faire, il me fallait y aller.

Aplati au sol, écrasé par le poids de ma peur panique, je me disais que jamais il ne me serait possible de me relever. Et pourtant, je sentis tout à coup mon bras se raidir au-dessus de moi, et, avec épouvante, je constatai que je brandissais mon drapeau blanc, juste au-dessus de ma tête... Le sort en était jeté maintenant ; il me faudrait le suivre, ce damné chiffon blanc ! Ah, si je connaissais le farceur qui me l'a fait brandir !...

A présent, j'écoutais intensément. Rien. Personne ne tirait sur mon drapeau blanc. Peut-être attendait-on tout simplement de voir surgir derrière moi une cible acceptable, mais je n'avais plus le temps de réfléchir. Aspirant l'air d'un grand coup, et fermant les yeux, je me trouvai soudain debout, à mon grand étonnement. Rien, toujours rien ! Le plus dur était fait. Les yeux toujours fermés, je sautai le treillage et d'un pas que je voulais ferme, je marchai vers mes libérateurs (!).

Mais qu'attendaient-ils donc pour tirer maintenant ? Allaient-ils me laisser mariner encore longtemps dans cette angoissante incertitude ? Où la première balle me frapperait-elle ? Pourvu que ce fût la bonne !

Un « Stoï » retentissant me cloua sur place, et malgré moi je rouvris les yeux. Ce n'était pas le moment de contrarier personne dans le coin !

Je me trouvais debout, à cinq mètres de deux officiers russes, un lieutenant et un sous-lieutenant, qui braquaient sur moi un énorme revolver attaché à leur ceinturon par une longue courroie. Mes premiers interlocuteurs soviétiques ne semblaient pas me vouloir beaucoup de bien et leur attitude menaçante me fit douter un instant qu'ils consentiraient à engager le dialogue.

Les regardant bien en face, et désignant la cocarde tricolore sur ma poitrine, je leur dis, d'un ton que je voulais ferme :

— Ya, niet Niémetzki, Ya Franzouski ! (Je ne suis pas Allemand, je suis Français).

Le visage du plus âgé s'éclaira, il répondit :

— Franzouski ?... Karacho, karacho, Towaritch !

Et il me fit signe d'avancer jusqu'à lui. D'un air confidentiel, presque complice, il me demanda :

— Ourri ? (Montre ?)

J'étais décidément déjà fichu de sourire, et tandis que je lui tendais mon poignet de bonne grâce pour lui permettre de me délester de ma montre, il répétait d'un ton satisfait :

— Ya, ya, Franzouski, karacho, karacho !

Ce fut le signal de la curée. Mes deux officiers « alliés » (!) se précipitèrent sur moi, et en un clin d'œil je n'eus plus un mouchoir dans mes poches ! Le jeune sous-lieutenant voulut me défaire de mon porte-cartes, mais je protestai énergiquement :

— Niet, niet Towaritch lieutenant, Dokument Stab... (Non, non, document pour l'Etat-Major). Est-ce mon allure « distinguée » et mon parfum de violette qui leur en imposent ? Je ne sais ; toujours est-il que les deux compères tinrent un rapide conseil et que l'aîné parla avec une volubilité d'où ressortaient toujours les mots : « Dokument » et « Stab ».

A contre-cœur, le jeune sous-lieutenant renonça au porte-cartes, tandis que son aîné me tapant amicalement sur l'épaule, répétait :

— Karacho, Towaritch Franzouski !

Enfin le plus âgé appela deux hommes, deux gamins dont le fusil était bien plus grand qu'eux ; il leur parla longuement, leur faisant, me semblait-il, de grandes recommandations dont ressortaient toujours les mots magiques de : Stab, Dokument ! Puis les deux jeunes m'encadrèrent, et l'on se mit en route.

Je venais à peine de faire trois pas avec mes nouveaux compagnons, que mon sang me monta au cœur qui se mit à battre furieusement. Je venais, en effet, de m'apercevoir que les deux officiers qui m'avaient dévalisé selon toutes les règles de l'art avaient tout simplement oublié de me délester de mon revolver ! Oubli d'autant plus fâcheux que j'aurais pu moi-même m'en débarrasser avant de m'évader ! Au même instant retentit derrière moi un second « Stoï ! » qui, une fois encore, me cloua sur place. Me retournant, je vis arriver sur moi le petit sous-lieutenant, l'œil mauvais, et qui me menaçait toujours de son énorme revolver. Son attitude ne me disait rien qui vaille, car selon toute apparence, il ne semblait pas me vouloir énormément de bien. Oui, à n'en pas douter, il m'en voulait, ce jeune homme. Etait-ce parce que je n'avais pas deux montres ? Que diable, je n'étais pas horloger ! Arrivé sur moi en deux bonds, il m'ordonna de me retourner. Eh bien, s'il se figurait que j'allais me retourner pour

qu'il puisse, en toute tranquillité, m'abattre d'une balle dans la nuque, il se trompait, ce gamin ! J'étais tellement certain que telle était son intention, que, le fixant d'un regard que je croyais être ferme, mais qui en réalité était affolé, je ne pus que lui demander d'un ton lamentable :

— Poutché mou ? (Pourquoi ?)

Cependant, je n'étais pas très conscient de ma peur, trop soucieux que j'étais de l'importance de la partie que j'étais en train de jouer. L'air féroce, il insista pour que je me retourne et me laboura les côtes du canon de son revolver. Perdant finalement patience, il me fit brutalement virevolter sur moi-même. Je fermai les yeux et attendis le coup fatal.

Quelqu'un se mit à tripoter la tige de ma botte gauche. C'était ce petit salopard, qui, non content de m'avoir filé une frousse carabinée, venait de me délester du seul souvenir de mon père : je croyais pourtant l'avoir bien caché, ce stylo à plume rentrante que mon père m'avait donné avant mon départ pour le front ! Je poussai un soupir de soulagement, mais cré nom ! J'étais toujours en possession de mon 0815 ! Personne n'en voulait, décidément ! Il est vrai que les armes à feu étaient tellement plus banales en ces lieux que les montres-bracelets, jumelles, briquets, mouchoirs, crayons de couleur et même simples feuilles de papier blanc... Mais, si je ne voulais pas m'attirer d'ennuis, il fallait tout de même me débarrasser de ce revolver compromettant. Je rappelai ce petit salopard qui me devenait de plus en plus antipathique, et lui désignai mon étui de revolver d'un geste significatif. Il eut un haussement d'épaules, me signifiant qu'il s'en fichait, puis se ravisa et revint sur moi. Ouvrant mon étui, je lui présentai ce dernier pour qu'il puisse l'en extraire plus facilement, mais il s'y refusa et me fit signe de le lui donner dans la main. Saisissant mon arme par la crosse, je la lançai en l'air pour la rattraper par le canon et la lui tendis ainsi, crosse en avant. Il s'en saisit comme on prend un revolver, c'est-à-dire en mettant le doigt sur la gâchette, juste au moment où, atterré, je me demandais si, en m'en servant la dernière fois, en faisant mes cartons sur les troncs d'arbres, j'avais bien remis le cran de sûreté.

Cet affreux doute me fila, une fois encore, de soudaines coliques au point que la peur paralysait littéralement le bras qui lui tendait l'arme et que ma main se refusa à la lâcher. Visiblement impatient, il me l'arracha enfin brutalement et, me retournant, il m'allongea un monumental coup de pied dans les fesses !

Il était décidément doué, ce crétin, pour me filer la trouille ! Il est vrai que moi, je voyais des assassins partout ! Mes deux gamins m'encadrèrent à nouveau pour de bon, et l'on se dirigea vers l'arrière.

Eh bien, cette première partie de contact avec nos « alliés » ne s'était pas trop mal passée, somme toute. Pourvu que cela dure !

Cela ne devait pas durer, mais alors pas du tout ! Les réactions autour de nous furent diverses, mais en aucun cas favorables à ma petite personne. Les soldats russes continuaient à monter en masse vers le front qui s'était déplacé loin vers le nord et auquel, encadré par mes deux geôliers-enfants, je tournais maintenant le dos. Seule la présence de ces deux gamins, j'en étais fort conscient, m'évitait d'être transformé en passoire, car plus d'un de ces valeureux combattants épaulait à ma santé, et je ne dus la vie qu'à mes deux jeunes amis qui me masquaient de leur corps.

Une route étant faite, en principe, pour s'y déplacer, mes deux gardiens décidèrent de se diriger vers la route. Celle-ci était déjà encombrée par deux longues colonnes de soldats russes qui la remontaient en file indienne. Marcher entre ces deux files ne me disait rien qui vaille, et je leur fis comprendre que je préférerais encore me déplacer à travers champs. Ils me poussèrent rudement vers la route, me signifiant ainsi qu'un prisonnier, si élégant qu'il fût (!), si bon qu'il fleurât (!), n'avait pas à avoir de préférence. Ces chérubins s'imaginaient sans doute que j'y serais probablement plus en sécurité, cependant que moi, j'étais d'un avis nettement opposé. Il était plus que probable en effet, que de me déplacer entre deux colonnes de valeureux soldats qui montaient au front pour combattre l'Allemand (que je représentais pour eux), ne serait pas précisément une fête pour moi. La suite me donna plus qu'amplement raison, car ce fut vraiment le début de ma fête !

Les Russes, qui sont des soldats fort disciplinés, n'eurent même pas besoin de sortir du rang pour, tout en continuant leur chemin, m'allonger au passage qui, un grand coup de crosse de fusil ou de mitrailleuse, qui, un simple coup de poing, ou tout simplement me lancer leur haine au visage sous la forme d'un énorme crachat. Mes malheureux compagnons ramassèrent au début autant de gnons que moi-même, ce qui les rendit plus prudents.

Ils décidèrent de me pousser devant eux, et les coups de crosse redoublèrent. Il y eut même un de ces forcenés qui me sauta littéralement à la gorge et me mordit cruellement à la joue. Avant même d'avoir parcouru ceut mètres sur cette route maudite, j'avais la tête et le visage en sang, et très vite, je ne ressentis plus les coups. Hébéte, je titubais comme un homme saoul et n'avais plus la force de parer les coups que j'entendais résonner jusqu'au plus profond de moi-

même. Courbé en deux, j'explorais machinalement mes gencives du bout de ma langue. Sur le devant de ma bouche, il n'y avait plus une seule dent intacte, et pourtant je ne me souvenais pas d'en avoir craché. J'avais dû les avaler au fur et à mesure que les coups de crosse me les brisaient !

Le bombardement des 105 longs de mon ancien groupement avait repris et, cette fois, il avait pour objectif la route sur laquelle nous nous déplaçons. Comme une volée de moineaux, chacune des deux files sauta dans le fossé qui bordait la route. Nous étions seuls, à présent, à nous déplacer sur elle, et mes gardiens se rendirent très vite compte que notre promenade n'était pas une sinécure car les 105, qui décidément ne me lâcheraient pas, se rapprochaient dangereusement. Personnellement je m'en moquais bien : mourir de ça ou d'autre chose ! Mais les deux gamins ne semblaient pas du tout partager mon avis. M'étant rapproché de trop près d'un des deux fossés qui longeaient la route, je me redressais malgré moi, à la suite d'un coup de crosse qui, me semblait-il, venait de me rompre la colonne vertébrale, quand, à travers mes yeux vitreux à moitié fermés par les coups, je vis s'avancer sur moi, revolver au poing, un homme, mais un homme d'une taille telle qu'il me semblait impossible que ce fût vraiment un homme. A vrai dire, c'était plutôt une montagne qui s'avancait sur moi et qui allait m'écraser ! Ce n'était pas possible, j'étais victime d'une hallucination due à mes yeux tuméfiés ! Son ombre cacha soudain le soleil entre lui et moi. Si cette « chose » était vraiment un homme, cela ne pouvait être autre que King-Kong !

Instinctivement, je pensai à ce personnage formidable des films américains d'avant-guerre, ce gorille dont la taille dépassait de loin celle de l'Empire States Building, ce monstre qui durant ma jeunesse m'avait tant impressionné !

Il était grand, mais grand ! Oui, à n'en pas douter, c'était bien lui, King-Kong !

Arrivé à ma hauteur, il me saisit par le col de ma veste, et m'éleva jusqu'à la hauteur de ses yeux tandis que de la main qui tenait le revolver, il me martelait la figure et le crâne en poussant des vociférations terribles, puis, m'entraînant avec lui, sans que pour autant mes pieds touchassent le sol, il alla se réfugier sous un petit pont car les 105 longs éclataient maintenant de plus en plus près de nous. Son étreinte de fer entourait ma nuque et lentement, je sentis ma face s'enfoncer dans une boue épaisse et gluante. Je crus bien que cette fois c'en était terminé, car son étreinte ne se relâcha plus, et lentement je sentis la boue m'entrer dans la gorge et m'étouffer peu à peu. Je me mis soudain à tousser violemment. Pourtant, l'étreinte se relâcha et je me mis à cracher toute la boue que je venais d'avalier. Mes yeux, que je sentais révoltés, hésitaient à se remettre en place tandis que King-Kong, sa tête tout contre la mienne, continuait ses vociférations qu'il ponctuait de grands coups de crosse sur ma tête meurtrie qui ne les sentait plus que de très loin. Les oreilles pleines de boue, j'entendais ses malédictionnements également de très loin. Je vivais un horrible cauchemar, qui peu à peu me rendait insensible à la douleur. Les coups, cependant, s'arrêtèrent brusquement, et cela me sembla surprenant. Cela me manquait presque, maintenant !

Un de mes chérubins se mit à lui parler d'une voix volubile et, venant de très loin, les mots magiques de : Stab, Dokument, frappèrent mes oreilles. Le tir de l'artillerie allemande s'était à nouveau arrêté. King-Kong me remit debout, mais mes pieds se dérobèrent sous moi. Il me rattrapa au passage par le cou, sa poigne de fer contourna à nouveau ma nuque et s'y fixa. Mes pieds quittèrent le sol et je me sentis emporté. Sa main me serrait la nuque si fort que je sentis celle-ci s'engourdir. Ce King-Kong était d'une force colossale et il maniait mes 68 petits kilos comme un fétu de paille.

Cependant il semblait être revenu à de meilleurs sentiments à mon égard ; il ne râlait plus après moi, ne cognait plus, et semblait très pressé d'arriver à destination. Sous l'effet de sa poigne d'acier, mon cou, ma tête, et me semblait-il, même la racine de mes cheveux s'étaient engourdis, et dans l'état semi-comateux dans lequel je me trouvais je ne sentais plus ma douleur. Comme toute, insensibilisé comme je l'étais en ce moment, je n'étais pas trop mal et je me laissais porter ; je sentais mes jambes glogoter dans l'air ; le spectacle devait être des plus grotesques, mais je reconnais volontiers que j'avais également perdu le sens du ridicule.

Tout en pédalant ainsi, et bien que cela puisse paraître impossible, je réfléchissais. Dieu, que la haine des Russes pour tout ce qui était allemand était grande ! et le plus fort, le plus incompréhensible, était que non seulement je comprenais cette haine, mais encore que je la partageais. Cela peut paraître insensé, c'était pourtant ainsi, malgré ma situation. Malgré le traitement qu'il venait de m'infliger, ce King-Kong m'était presque sympathique. Comprenne qui pourra, mais c'était ainsi.

Ces gens, qui avaient eu tant à souffrir des Allemands, voyaient en moi un spécimen de ce qu'ils haïssaient le plus au monde, un « Niémetzki ! », un Allemand, et me traitaient tout simplement comme tel, voilà tout ; et loin d'en vouloir à ces Russes, je me considérais, une fois de plus, comme la victime des Allemands.

Certes, je conçois aujourd'hui le ridicule de ce genre de réflexions dans les circonstances d'alors, mais s'il nous est possible de donner libre cours à nos pensées, on ne les dirige pas toujours dans un sens ou dans un autre, et aujourd'hui encore, c'est-à-dire 28 ans après ces événements, je persiste à croire que mes pensées d'alors étaient plus que fondées. Arrivé au bout de la clairière, King-Kong se dirigea vers une ferme partiellement en ruines. Derrière nous j'entendais le trotinement de mes deux chérubins qui avaient les plus grandes peines du monde à suivre les pas de géant de King-Kong.

Dans la cour de la ferme, il me déposa sur mes pieds et je l'entendis respirer bruyamment, tandis que je m'éroulais mollement sur ses bottes. J'avais soudain une furieuse envie de dormir et il m'était parfaitement égal d'être achevé ici, sur place, pourvu que je puisse dormir. Un seau d'eau, qui me fit le plus grand bien, mit fin pour un instant à mes velléités somnolentes et King-Kong me remit sur mes pieds, qui cette fois consentirent à me porter. Il me traîna ainsi jusqu'au sommet d'un grand escalier qui disparaissait sous terre, et dans un grand éclat de rire me poussa brutalement en avant.

Une clameur stridente m'accueillit, m'aspira, me broya, me griffa, me mordit. A mesure que je m'enfonçais, cette clameur grandissait, devenait plus aiguë, plus enveloppante, plus perçante, plus assourdissante, plus cruelle aussi. Des dizaines de bras m'arrachaient à d'autres bras, des griffes acérées à d'autres griffes, des bouches gourmandes à d'autres bouches plus voraces encore. Les uns me retenaient par les cheveux, d'autres m'attiraient au fond, mais tous étaient d'accord sur un point qui leur paraissait essentiel : celui de me déchiqueter, de me meurtrir, de me manger le cœur.

Un cri dominait tous les autres, poussé, me semblait-il, par des centaines de gorges féminines... Niémetzki ! Niémetzki !

Je venais de tomber entre les griffes d'une compagnie de femmes-soldats soviétiques !

Elles étaient rangées sur une file de chaque côté de l'escalier qui menait à la cave et me passaient de l'une à l'autre ; chacune d'elles voulait m'arracher, ne fût-ce qu'une parcelle de mon cœur ! Ce n'étaient pas des femmes, non, ce n'étaient pas les êtres charmants et pleins de douceur que je connaissais jusqu'à ce jour, c'étaient des furies déchaînées, des furies hystériques qui ne songeaient qu'à me détruire. La sauvagerie du traitement que m'infligeaient ces ravissantes dames soviétiques décuplait au fur et à mesure que je m'enfonçais, bien malgré moi, sous terre en dévalant cet escalier maudit qui ne prenait pas fin !

Ah ! je ne risquais pas de me rompre les os en tombant au bas de cet escalier interminable ! Ces charmantes dames se chargeaient de me retenir, non pour m'éviter de me rompre les os, mais pour permettre à chacune d'entre elles de broyer son petit os allemand !

Soudain je me retrouvai, couché sur le ventre, avec, assise sur mon dos, une de ces furies, qui, tenant ma tête par les cheveux, en martelait furieusement le sol.

Tout étonné d'être encore vivant, je me disais pendant que mon nez écrasait le sol, que l'aimable amazone qui me chevauchait finirait bien par me fracasser le crâne.

C'est idiot, ne pus-je m'empêcher de me dire avant de sombrer dans un trou, c'est idiot, ce que l'on peut avoir la vie dure... Moi-même, n'étais-je pas parfaitement idiot d'avoir fait tant de frais de toilette pour me rendre à ce rendez-vous ? Le bon parfum de France avait décidément de drôles d'effets sur la gent féminine soviétique... Peut-être n'aimaient-elles pas la violette ? Ma chute dans le trou noir interrompit ces réflexions stupides...

J'ai récupéré « Les années tristes » invendues par La Pensée Universelle. Le contrat étant caduc, je suis dégagé de toutes contraintes vis-à-vis de mon éditeur et suis libre de modifier le prix imposé par lui.

Je vous offre donc mon livre pour 70 F. (rendu chez vous) au lieu de 103,50 F + port et emballage.

(Cf. Le Lien n° 413 de novembre 1985).

● Voici mon adresse :

Jean AYMONTIN, « Les Hortensias »,  
3, rue de l'Abreuvoir - 33410 SAINT-AUBIN.

Joindre à la commande un chèque de soixante-dix francs. Merci.

Un seau d'eau mit fin à ma chute. Dieu, que c'était bon ! Et je m'étendis encore un peu plus confortablement. Un second seau d'eau suivit le premier et je sentis la poigne désormais familière de King-Kong, entourer ma nuque et me soulever pour me remettre sur pied, et enfin me porter ainsi au fond de la cave pour me reposer sur le sol.

Mes jambes, une fois encore, me refusèrent leurs services et j'en profitai pour, au passage, frapper du menton, le rebord de la table devant laquelle King-Kong venait de me déposer, ce qui me fit mordre ma langue cruellement. La douleur fut si vive qu'elle m'empêcha sans doute de m'évanouir. On me releva sans tendresse et cette fois je tins debout.

Les clameurs avaient cessé et à travers mes yeux contusionnés je distinguai une petite table éclairée par une bougie-tempête, et derrière laquelle trônait un autre King-Kong, en plus petit toutefois que mon « ami » de la première heure.

Il me regardait gravement à travers de gros verres de lunettes qui lui faisaient un regard horriblement globuleux. Mon regard à moi ne devait être guère plus avantageux car mes lunettes, à moi, toutes naturelles (!) qu'elles fussent, ne devaient pas m'avantager non plus. Peu à peu, cependant, je commençai à m'habituer à la pénombre qui régnait au fond de cette cave dont l'accès avait été si laborieux pour moi.

Le petit King-Kong qui me faisait face arborait quatre minuscules étoiles sur ses épaulettes jaunes. Il était donc commandant, et commandait sans aucun doute l'unité dont le P.C. se trouvait précisément dans cette cave. Faisant appel pour traduire ses questions à un petit sous-lieutenant qui parlait très correctement l'allemand, le commandant se mit à m'interroger :

— Il paraît que vous avez des documents à me soumettre ? me demanda-t-il d'une voix étrangement aiguë.

— En effet, mon commandant — m'entendis-je lui répondre, d'une voix que je ne reconnus pas et en zézayant d'horrible façon car ma langue me faisait atrocement souffrir —, je pense que ces documents seront de la plus haute importance pour le Haut-Commandement soviétique. Mais, auparavant, je voudrais mettre au point un détail qui a une certaine importance pour moi. Il s'agit de ma nationalité. En effet, je ne suis pas Allemand, mais au contraire, je suis Français.

Il y eut un silence, puis quelqu'un derrière moi se mit à ricaner méchamment :

— Da, da... Franzouski Doriot !

Mon sang ne fit qu'un tour, et aujourd'hui encore je me demande où j'ai cherché l'énergie nécessaire pour me retourner avec tant de vivacité vers ce perturbateur et lui jeter au visage :

— Niet Franzouski Doriot... Ya Franzouski de Gaulle, ...tu entends, face de crabe ! ... J'ai bien dit, Franzouski de Gaulle, de Gaulle ! de Gaulle ! et, en français, je répétais comme un leitmotiv : « de Gaulle, j'ai bien dit, Français de de Gaulle ! ».

Mes lèvres tuméfiées, ma langue, mon corps tout entier me faisait à nouveau un mal de chien, mais il me fallait réagir à cette accusation, il fallait que je fasse entrer dans la tête de ces abrutis que mon cœur était à la France, donc à de Gaulle.

L'interrogatoire se poursuivit. Désignant ce qui restait de la cocarde tricolore que j'avais attachée sur la poche de mon veston avant de désertier, il me demanda ce que c'était :

— Flaga Franzouski, lui répondis-je, une cocarde amoureusement confectionnée par les miens, en vue du grand jour que je suis en train de vivre (sic). J'essayai de lui dire que j'étais originaire d'Alsace. Il regarda King-Kong d'un air interrogateur, les sourcils relevés. Ce dernier, dans un long discours en russe, lui expliqua, que, non..., cela ne se mangeait pas, l'Alsace, mais que c'était une région à la frontière de la France et de l'Allemagne, etc., etc.

Je compris tout de même au cours de cette conversation que King-Kong était un commissaire politique de l'armée soviétique. Eh bien, si tous leurs commissaires étaient de ce gabarit, il n'était pas étonnant que l'armée soviétique fût si bien encadrée !

On en arriva enfin aux documents que je réservais au Stab. Vidant mon porte-cartes sur la table, il essaya de faire le tri de tout ce qu'il contenait, mais mon porte-cartes était un vrai bazar. Outre les cartes d'état-major, le compas, et toute une flopée de crayons de différentes couleurs, il contenait mon rasoir, savon à barbe, savon, serviettes, des balles de revolver 0815, deux chargeurs, ainsi que, soigneusement enveloppés dans des feuilles de papier blanc, mes précieux documents qui étaient, on le sait, le fameux code de chiffrement, mon livret individuel de l'armée française et mon journal intime que j'avais dédié en dernière minute à Ilyya Ehrenburg, l'écrivain soviétique qui, je le savais, entendait parfaitement notre langue française. Négligeant tout le reste, je pris ce petit paquet et le tendis à mon interlocuteur qui l'ouvrit. Visiblement, il ne comprenait goutte à tout cela. Mon ami King-Kong lui vint en aide et regarda attentivement tous ces documents, en particulier le code de chiffrement allemand. Je ne suis pas certain qu'il comprenait plus que son collègue à tous ces papiers ; toujours est-il qu'il les enveloppa à nouveau soigneusement et les rendit au commandant en lui tenant un long speech. Enfin, et toujours par le truchement de l'interprète, il me déclara que tous ces documents allaient être soumis au Stab, sur lequel je serais d'ailleurs dirigé moi-même.

L'entretien était terminé et King-Kong me confia au petit sous-lieutenant interprète. Ce dernier, la mitrailleuse sous le bras, l'œil mauvais, me fit signe de reprendre le chemin de l'escalier... Ah ! Mais non ! je n'avais plus la moindre envie de repasser à travers la haie que constituait la vaillante soldatesque féminine soviétique ! Vraiment, j'étais édifié : une fois m'avait amplement suffi ! Je le lui fis comprendre et même, me souvenant qu'il parlait très bien l'allemand, je le lui dis. Pour toute réponse, il me laboura les côtes du canon de sa mitrailleuse et comme je n'obtempérais pas assez vite, il m'allongea un monumental coup de pied dans les fesses, sous les éclats de rire de toute l'assistance.

Au pied de l'escalier, les femmes-soldats se déchaînèrent à nouveau. Des mains hérissées de griffes se tendirent à nouveau vers moi, m'attrèrent, me broyèrent, me déchirèrent à nouveau. Une fois encore, je passai d'une main en d'autres mains, d'une griffe à d'autres griffes, d'une bouche à d'autres bouches, dont la rage de mordre était encore décuplée. Il fallait échapper à ces griffes sous peine de me faire arracher les yeux. Je réussis tout de même à m'allonger de tout mon long sur les marches interminables de cet escalier maudit et à me préserver la tête de mes deux bras, tandis que, poussé par derrière par la mitrailleuse de mon petit sous-lieutenant, je remontais péniblement marche par marche, en continuant à me protéger la tête de mes bras. Dans cette position, j'offrais beaucoup moins de prise aux griffes et aux dents de mes impitoyables bourreaux féminins ; par contre j'étais devenu une cible de choix pour chacune des dizaines et dizaines de paires de bottes qui trépassaient d'impatience pour m'écraser comme on écrase la vermine nazie. Je puis dire sans exagérer le moins du monde, que le reste de l'escalier, j'ai fini de le gravir sur le nez. A chaque marche, il y avait au moins une paire de bottes qui pesait sur ma tête, m'obligeant à écraser le nez sur la marche. Je puis affirmer que le traitement qui me fut infligé par ces dames lors de cette mémorable remontée fut encore plus sévère que celui de ma descente.

La dernière image que j'emportai de ces gracieuses jeunes filles soviétiques fut celle d'une athlétique lanceuse de disque. Elle tenait le disque par les cheveux, car en l'occurrence, le disque, c'était moi ! Cette merveilleuse championne commença à tourner lentement sur elle-même, puis de plus en plus vite, et par la force des choses, je suivis son mouvement, tournant également de plus en plus vite autour d'elle. Après une dizaine de tours sur elle-même, et jugeant tout à coup que son élan était suffisant pour réaliser une performance, elle lâcha soudain tout, et le tout, c'est-à-dire moi, alla s'écraser à 10 mètres d'elle, dans une énorme mare de goudron qui s'était échappée d'un fût à la suite d'un tir d'artillerie allemand.

A nouveau, je fus saisi d'une furieuse envie de dormir. Allongé de tout mon long, le nez dans le goudron, j'éprouvais presque du bien-être et je m'étendis encore plus confortablement. J'entendais mon petit interprète debout devant la mare de goudron et qui me criait de sortir de là. Tournant la tête vers lui, je le voyais qui braquait sur moi sa ridicule petite mitrailleuse, mais je n'avais pas la moindre envie de bouger, je voulais enfin dormir.

Dormir, lui dis-je mentalement, dormir, tu entends, je veux dormir... dormir... Puis, sautant du coq à l'âne, je pensai, et cela m'amusa fort, que c'était bien la peine d'avoir pris un bain à l'eau de Cologne, il y avait de cela juste deux heures, pour faire honneur à

nos « alliés », et je crois bien que je souris. Je souris en fermant les yeux pour pouvoir enfin dormir! Je pensai encore à Jésus-Christ. Lui aussi, le pauvre bougre, avait dû passer à peu près par les mêmes épreuves que moi... et l'idée que je me prenais tout à coup pour Jésus-Christ me fit encore rigoler doucement.

Ce fut à cet instant précis que mon petit interprète russe lâcha sa première rafale pour me décider enfin à sortir de ma mare de goudron.

Tire toujours, petit farceur, moi je m'en fous, la guerre est terminée pour moi, tu entends bien, terminée!

Il était fou de rage, mon petit interprète et tournait autour de la mare, sans pouvoir m'atteindre. Quelques pierres me touchèrent encore, lancées par quelques mains féminines qui n'eurent d'autre résultat que de renforcer ma détermination à vouloir enfin dormir. A bout de rage, le petit interprète lâcha une seconde rafale, et ce fut la dernière qui ce soir-là sortit de sa mitrailleuse. King-Kong venait de surgir derrière lui et d'une chiquenaude l'avait envoyé me rejoindre dans ma mare de goudron.

Brave King-Kong! Non pas parce qu'il venait d'intervenir en ma faveur, car en principe, étant destinée au « Stab », ma vie n'était plus en danger, mais brave King-

Kong, parce qu'il venait de me venger, en flanquant dans le même bain gluant ce petit salopard qui m'était devenu tout particulièrement antipathique.

Pour lui, pour King-Kong, je consentis à sortir de ce bain de goudron. Me redressant péniblement sur les mains et les genoux, je me traînai vers lui à quatre pattes pour m'érouler, une fois encore, sur ses bottes... Dormir! ...Dormir!

Relevé et soutenu par deux hommes, je marchais comme dans un rêve. Les deux Russes me lâchèrent bientôt, en éclatant de rire et m'éroulant une fois de plus, je me mis à rêver effectivement. Quelqu'un venait de me jeter dans un meule de paille; je sentais affreusement la violette tandis que mes vêtements étaient tout englués de goudron. De méchants soldats me roulaient dans la paille, laquelle, restant collée à mes vêtements, à mon visage et à mes mains, me transformait en un méchant épouvantail à moineaux. Les éclats de rire de mes tortionnaires m'empêchaient de dormir...

En fait, je ne rêvais nullement et tout cela s'était bel et bien déroulé. Mon rêve cessa tout à coup et je m'endormis profondément.

(suite dans le prochain numéro).

COMMUNIQUÉ

Paris, le 15 octobre 1987

Robert-André VIVIEN OBTIENT UN AVANTAGE FISCAL POUR LES ANCIENS COMBATTANTS

A l'initiative de M. Robert-André VIVIEN, Rapporteur Général, l'Assemblée Nationale a adopté dans la nuit un amendement qui met fin à une situation manifestement contraire à l'équité en accordant une demi-part supplémentaire de quotient familial aux Anciens Combattants mariés, âgés de plus de 75 ans.

C'est en raison d'une interprétation littérale de la loi que, contrairement à l'intention du législateur cet avantage avait été réservé, en 1982, aux Anciens Combattants de plus de 75 ans célibataires, veufs ou divorcés.

M. Robert-André VIVIEN, qui était à l'origine de cette disposition, a ainsi obtenu qu'il soit mis fin à une situation injuste à laquelle, à juste titre, de très nombreux Anciens Combattants s'étaient montrés très sensibles.

ÉVASIONS

I - Petite promenade de nuit

— Monzieur BALMER, fous n'êtes pas beau avec votre barbe!

— Je sais, Herr Stabsarzt, mais je ne la couperai qu'à mon retour en France... Si vous voulez m'y renvoyer?...

Etait-ce une sanction pour « Port de Barbe », ou une idée géniale du Stabsarzt WINTERMANTEL pour me permettre de la couper le plus vite possible, ou plus probablement mon tour de départ en kommando? Toujours est-il que peu de temps après, le 7 juillet 1941, avec Etienne RAYNAL comme infirmier, je me retrouvai dans le train pour Tiengen, d'où une petite marche nous amena à Witznau, un kommando de terrasse. On y construisait un barrage sur la Schwarz, petit torrent qui cascadaient paisiblement au pied des barbelés, et se jetait dans la Wutach, elle-même affluent du Rhin, à 7 km à vol d'oiseau.

J'y remplaçai RAABE, un bon camarade, qui pestait contre cette mutation, car il avait mis au point un plan d'évasion très astucieux qu'il m'exposa dans le détail et que RAYNAL et moi suivîmes à la lettre.

Nous étions logés, seuls, dans les deux chambres d'une petite baraque isolée à l'angle inférieur du kommando, nos fenêtres donnaient sur le torrent, calme en cette saison, qui coulait à quelques mètres des barbelés, sous une jolie voûte d'arbustes. Les fenêtres à 1,50 m des barbelés, étaient doublées à l'intérieur par un gros grillage, du genre armature à béton, dont chaque barre était fixée dans le bois par un très gros cavalier. Il s'agissait d'enlever ces cavaliers en laissant quelques-uns pour maintenir la grille, et à l'heure H, de pousser la grille, de passer la fenêtre et de franchir les barbelés et le torrent.

RAABE avait déjà commencé le travail, avec un petit levier. Mais chaque traction sur les cavaliers provoquait un grincement épouvantable qui devait s'entendre à l'autre bout du kommando; RAYNAL, observant par un trou dans la paroi de sa chambre me signalait l'approche d'un Allemand.

Le travail quotidien, possible seulement quand il y avait du bruit et de l'activité dans le kommando, ne nous empêchait pas, deux fois par semaine, de profiter avec un wachmann « sur mesure », de la permission de promenade qui nous amenait soit vers un « gasthaus » sur la hauteur (où la montre transformée en boussole permettait de contrôler l'orientation) soit vers un petit torrent plein de truites — fusil, bottes, ceinturon et veste déposés sur la rive, notre gardien explorait les trous à la main — RAYNAL retrouvait ses réflexes de braconnier du Cantal, et je les imitais avec un succès très relatif... Le menu du soir était très amélioré.

Le jour J était fixé au 14 août, à cause de la lune qui, se levant vers 23 heures ne nous gênerait pas pour le départ, mais nous éclairerait ensuite pour la marche de nuit.

Quelques jours avant le Stabsarzt vient au kommando, et après la visite des D.U. demande à voir ma chambre, s'approche de la fenêtre dont la grille ne tenait plus que par 4 cavaliers branlants... Pourvu qu'il ne s'appuie pas dessus!... avec son poids, ça ne tiendra pas!

— Fous afez une jolie fue, M. BALMER...

— la Wohl, Herr Stabsarzt. Et pour détourner son attention, je lui montre un livre médical qui meuble mes loisirs... Ouf!

Ce jeudi 14 août, le wachmann de service (un pot extraordinaire, il était dur d'oreille!) vint nous enfermer comme chaque soir vers 21 heures, et les préparatifs, plusieurs fois répétés, furent rapides. J'avais préparé une lettre pour le Feldwebel lui expliquant nos raisons de lui fausser compagnie et lui demandant de garder nos affaires trois jours avant de les distribuer, pour le cas où nous reviendrions « manu militari ».

Chaque mouvement étant exécuté lorsque le wachmann était à l'autre bout du camp, nous enlevons les derniers cavaliers, enlevons la grille, RAYNAL enjambe la fenêtre, je lui passe sacs et musettes, je passe la fenêtre, RAYNAL passe les barbelés, sur deux planches que je tiens, je passe sacs et musettes, à son tour de me tenir les planches, et nous voilà sac au dos et musette en bandoulière, barbotant dans l'eau du torrent... et bientôt, après avoir traversé un champ, camouflés le long de haies, sur le chemin repéré au cours des promenades, direction plein sud.

RAYNAL est le compagnon idéal : solide comme un roc, toujours gai, confiant, sachant marcher de nuit, sans bruit, il fait un parcours sans faute. Moi, je me souviens de mes années de scoutisme et des jeux de nuit où il ne fallait pas se faire repérer.

Pour rejoindre la frontière Suisse à la petite poche d'Eglisan, au sud-ouest de la célèbre poche de Schaffhouse, il faut tirer au sud sur 8 km, franchir la Wutach,

et suivre le Rhin vers l'est sur une vingtaine de kilomètres. Nous ne sommes pas pressés et nous prenons tout notre temps, ne marchant que la nuit.

Sur les coteaux assez accidentés, coupés de ravins, de Weilheim, au milieu des vergers de cerisiers, nous descendons vers le Rhin. Quelques chiens aboient au loin... la caravane passe! Le premier repère, c'est une usine sur la Schwarga, que nous passons un peu plus bas à gué. Après il faut traverser la Wutach sur un pont... Suspense... Non, il n'est pas gardé. Et c'est la colline boisée qui nous amène au lever du jour, toujours dans le bois, au sommet d'une falaise qui domine Kadelburg, gros village au bord du Rhin.

Les deux toiles de tente sont boutonnées, attachées à deux arbres et le casse-croûte est particulièrement apprécié : jambon, saucisse, Eleska chauffé sur une lampe Méta, on peut allumer une bonne pipe et se relayer pour dormir et veiller. Mais c'est le 15 août, et à Kadelburg, juste au-dessous, « Die Dorfmusik Spielt » et nous sommes bercés tout l'après-midi par la musique folklorique.

Nous repartons avant la nuit complète, marchant à flanc de coteau au-dessus de vignobles et de vergers qui dominent le Rhin. Sur la rive gauche, c'est la Suisse, tout est éclairé. Nous voyons des chevreuils qui sortent du bois... bientôt la lune se lève, le paysage est magnifique et le Rhin brille au-dessous de nous; mais le terrain est souvent difficile, il faut regarder où on met les pieds, sans se laisser distraire par le spectacle.

Nous nous retrouvons à l'aube au-dessus de Lienheim, dans un petit bois où recommence l'agréable cérémonie du casse-croûte... Repos... Détente... On oublie l'Aventure pour ne goûter que l'agrément du Camp Volant!

En fin d'après-midi, le temps se gâte, la toile de tente nous protège et nous repartons sous une pluie battante pour la dernière étape. Mais alors là on n'y voit plus rien : nous descendons prudemment un talus; en dessous, une petite rivière qui brille. RAYNAL tâtonne avec son bâton... Non, c'est une route! Et puis la boussole s'affole souvent. Au bout d'une prairie, un espace plus clair nous attire : une route? On tâte encore du bâton... C'est le Rhin... Nous avons dévié vers le sud et un grand détour vers le nord nous remet dans la bonne direction. Nous apercevons, à travers le rideau de pluie, que nous traversons une cour de ferme, heureusement sans chien... Et puis ce sont des champs, la pluie redouble, on n'y voit pas à cinq mètres dans ces chaumes qui craquent sous nos pieds.

Halt!... La voix est à une trentaine de mètres devant nous. Il nous a entendu mais ne peut nous voir... Suisse ou Allemand? Dans le doute, on se courbe, et après un détour nous reprenons la même direction cent mètres plus loin... Une route, est-ce la bonne? Une pancarte suisse nous rassure rapidement, Eglisan est à deux kilomètres. Le jour se lève pendant que sous un hangar, près d'une voie de garage, nous changeons de chemise, de chaussures, rectifions la tenue et... cassons une petite croûte. La pluie a presque cessé.

C'est au pas cadencé — une fois n'est pas coutume — que nous arrivons au pont d'Eglisan, où un « Halt! », baïonnette au canon nous immobilise, bientôt tempéré par un accueil chaleureux, avec une tasse de chocolat.

A Zurich, la prison nous offre d'excellents lits en sous-sol. Nous y resterons trois jours, le temps de vérifier notre identité, sans pipe ni cigarettes, en regardant

mélancoliquement, défiler par le soupirail grillagé les jambes des jeunes zurichaises...

Quelques jours plus tard, à Annecy, RAYNAL repartait pour le Cantal. Je le rejoignais quelques jours plus tard, lorsque, au buffet de la gare d'Arvant, je tombe dans les bras du Capitaine MERLE, qui venait lui aussi de réussir son évasion.

RAYNAL, le lendemain, exécutant la promesse faite au Stabsarzt, coupa ma barbe nouée par une faveur... avant de m'emmener pêcher la truite, mais cette fois sans wachmann!

Daniel PALMER.

Ex-toubib du Waldho. V.B.

REMARQUES

Sur cette évasion, dont la « facilité » apparente pourra amener quelque sourire condescendant chez les amateurs d'émotions fortes ou de drames saignants, Henri PERRON m'a très justement fait observer ceci :

« EVADE : se dit d'une personne qui s'est échappée de l'endroit où elle était enfermée, retenue » (le Larousse). Il faut donc s'échapper et pour cela établir un plan. Et c'est ce plan que PALMER met sous nos yeux, dressé par le Dr RAAB. Il faut penser que son kommando se trouvait en ligne droite à 5 km à peine de la Suisse. Il n'y a donc pas long à raconter sur une si courte distance... quand tout se passe bien. Encore ne faut-il pas oublier que nos deux hommes étaient enfermés dans une baraque à la fenêtre bardée de fer, qu'il fallait franchir les barbelés gardés par une sentinelle, ensuite traverser le torrent... La « promenade » nocturne est tout à fait secondaire, le principal étant le départ et l'arrivée » (...) « J'ai vu au Waldho des évadés de Prusse orientale repris à Waldshut! Ils avaient traversé toute l'Allemagne en pères peinards » (...)

Judicieux, quand on sait qu'une seule balle peut vous cueillir au sortir seulement de... la maison! Et le courage, c'est de risquer cette balle...

J. T.

II - L'évasion de KNAPP

Dans « Le Berceau Périgourdin », charmant livre paru en 1951 aux Editions Charles Lavauzelle et Cie, M. L. BOURLIAGUET a déposé d'irrésistibles « chroniques bleues, vertes et jaunes », pleines d'humour du pays périgourdin. Pour les lecteurs du Lien, nous en avons choisi une propre à nous faire rêver un peu...

Nous remercions les Editions Charles Lavauzelle, 20, rue de Léningrad, 75008 Paris, de nous avoir permis la reproduction de ce texte en nous signalant que le livre de M. BOURLIAGUET était épuisé.

P. DURAND - V.B.

Dix visites l'ayant déclaré inapte au service militaire, l'instituteur Knapp resta paisiblement dans sa petite école de Volksdorf en Mecklembourg jusqu'à l'âge de 35 ans.

En 1942, les majors se ravisèrent, l'habillèrent de feldgrau réséda, et dès lors les choses allèrent ronde-

Suite page 4.

1988 approche :  
pensez  
à votre cotisation

Mots croisés n° 435 par Robert VERBA

	1	2	3	4	5	6	7	8	9
I									
II									
III									
IV									
V									
VI									
VII									
VIII									
IX									

HORIZONTALEMENT :

- I. - Abus de mots, de paroles. — II. - Changer en passant progressivement à un autre état. — III. - Déboitent vers un autre endroit. — IV. - Pogon. - Communauté villageoise dans la Russie tsariste. — V. - Symbole chimique de l'or. - Plante dicotylédone à fleurs odorantes. — VI. - Hausser. - Quatre. — VII. - Etat de l'Asie occidentale. - Certains y ajoutent du lait ou de la crème. — VIII. - Parachevée avec soin à nouveau. — IX. - Entourées étroitement.

VERTICALEMENT :

- 1. - Formule à haute voix ce qui était intérieurisé. 2. - Estimer quelque chose en déterminant plus ou moins sa valeur ou son importance. — 3. - La femme coquette en change souvent. - Col des Alpes. — 4. - Triplé, devient un véritable verbiage. - Prénom féminin de France. — 5. - Indigner, scandaliser. - Parti politique. — 6. - Manche. - Les guerriers et les bergers s'en servaient pour lancer un appel. — 7. - Papier enduit servant à polir de bas en haut. - Boisson appréciée outre-manche. — 8. - La fauvette, comme les autres oiseaux, le fait pour procréer. — 9. - Sont gênées dans leurs mouvements ou dans leurs actes ou projets.

ment pour lui : au lieu d'enseigner de l'histoire, il en fit. Trois semaines de Drill à Schwerin, ein, zwei, ein, zwei, et puis l'embarquement pour l'Ouest, huit jours de wagon, un défilé étourdissant de poteaux, de disques, d'arbres, de gares, de villes, de bourgades, de fermes, de collines, de bois, de rivières, de routes... et il put enfin poser ses grands pieds engourdis sur la terre de France, en gare de Mussidan, petite cité de « la Tortogne, Sud-Frankreich ».

Et là encore il n'eut pas le temps de prendre une idée de ce qui l'entourait : on le fit monter dans un camion en compagnie de mille autres Kameraden, et en avant pour l'invasion de la Zone libre !

La colonne, précédée de chars légers, s'ébranla en direction de Périgueux sur la route qui suit l'Isle. Knapp, son « pied de vache » (1) entre les genoux put enfin regarder la France en face.

Le Hauptmann leur avait dit :

« Nous pénétrons de force dans un pays qui ne nous a pas encore vus. On ne sait pas comment nous allons y être reçus. C'est la marche victorieuse de 1940 qui reprend ! c'est la guerre qui recommence ! Donc, l'œil bien ouvert, le doigt sur la gâchette ! »

Elle n'avait pourtant pas l'aspect bien farouche, la vallée étrangère qui s'ouvrait devant eux. Bien que dépouillé par l'automne brumeux sous un ciel aveugle, le paysage n'était fait que de lignes douces. Il y avait même çà et là dans les vapeurs de novembre de jaunes peupliers qui semblaient adresser un sourire de soleil aux envahisseurs. De paisibles fumées montaient des hameaux épars. Les seules marques d'hostilité perceptibles étaient l'envol des pies sur les labours et la solitude des agglomérations traversées : scandalisés les oiseaux ; claquemurés les gens. Mais aussi, quelle idée de troubler par les braillements d'une langue râpeuse ce cadre fait pour le hoquet tendre du coucou !

Knapp, qui s'attendait à des fusillades se rassura peu à peu, mais ce vide lui semblait sinistre. Il désirait voir un ennemi héréditaire, un **Franzose libre**, afin de lire la peur et le découragement sur son visage et se bien convaincre ainsi que tout irait en douceur jusqu'au bout. Or, voici qu'il en découvrit un enfin ! Et, au lieu des signes de la consternation, de la panique, quelle étonnante indifférence ! C'était après Neuvic, là où la route et la rivière se rapprochent à se toucher. L'homme, debout sur la berge, paraissait ne rien savoir, ne rien voir, ne rien entendre, tournant le dos au défilé de la Wehrmacht, à la puissance de la grande Allemagne, au Nazisme, à la Gestapo, à Hitler, trempait sereinement un fil dans l'eau.

« Il doit être sourd, pensa Knapp, ou c'est un pauvre d'esprit. Ungläublich ! ».

Mais il en compta jusqu'à Périgueux sept autres qui faisaient la même chose. Ainsi ces Franzosen qu'il croyait terrifiés, éperdus, désespérés à l'arrivée de leurs conquérants, ces Français incompréhensibles pêchaient à la ligne comme au sein de la plus profonde paix !

Les deux années d'occupation qui s'ensuivirent en dix départements le confirmèrent dans cette première impression : la France était un pays de pêcheurs à la ligne !

« Les Franzosen, écrivait-il en juin 1943 à son ami Burgmeister (2) Schulze à Volksdorf, commencent à six ans avec de la ficelle et une épingle retournée : et c'est bien autre chose que mes chers écoliers mecklembourgeois qui n'osent pas s'approcher de notre petit étang communal et encore moins de la Trave, crainte d'être mis en prison ! J'ai vu ici, à Toulouse, un dimanche matin, le quai de la gare couvert de roseaux, de paniers, d'épuisettes ; c'était comme le départ d'une croisade ; le tiers de la population prenait le train pour aller pêcher en Garonne, ou dans les ruisseaux de la montagne. On les appelle ici des « bescovis » (3). Jusqu'à des femmes, Du lieber Gott ! On voit dans la campagne un quidam planté au bord de la moindre flaqué d'eau ; si elle est vide de poissons, il se ratrape sur les grenouilles ; si elle est vide de grenouilles, il en invente : le bescovi toulousain ne rentre jamais bredouille. Je ne comprends donc pas pourquoi ces gens-là ont pris le coq au lieu du héron pour symbole national. C'est vous dire, mon cher Schulze, que nous sommes ici pour longtemps, car ce n'est pas avec leurs bambous qu'ils défonceront nos casques le jour où leur prendra l'envie de nous chasser ! »

L'an d'après ne justifia pas cet oracle. Brusquement, la fascination hitlérienne fut rompue. Knapp qui traversait le Lot en autobus, par une chaleur torride, reçut l'émiettement d'une vitre dans la figure. Des mitraillettes crépitaient de partout dans un pâle paysage noirci de genévriers. Jurons. Braillements. Sifflets. Tumulte. Bousculade pour sortir de la ratière roulante. Flamme et fumée de voitures incendiées. Pestilence de l'essence en feu. Boum-boum de grenades. Galopades éperdues. Plongeon dans les pierrailles. Ach, Du mein Gott ! Casseroles de casques vides. Miaulements des balles, longs ricochets poudreux parmi les coquelicots subitement écloés au tranchant des rocailles, dans l'herbe rare. Etincelles de silex pulvérisé. Ruisseaux de sueur noire dans la bouche. Gros vin bleu de la poudre. Et, finalement, tous ces bestiaux verdâtres rangés le long

de la route, parmi des camarades en tas de linge sale et les carcasses fumantes des autobus, bras levés, prisonniers de civils déguenillés, noirs comme des charbonniers, haletants, les cheveux dans les yeux, les bouches tordues, ivres d'une joie furieuse — de Franzosen qui, ce jour-là, n'étaient pas allés à la pêche, tout à fait par exception.

C'est ainsi que Knapp devint valet de ferme à Escanecrabe, par l'Isle-en-Dodon, Haute-Garonne, avec deux grandes lettres : « P.G. » peintes dans le dos, qui donnaient à cet instituteur mecklembourgeois l'air d'avoir dégénéré jusqu'à ne plus être qu'un tableau noir ambulante.

Il vit tout de suite qu'il était tombé chez de braves gens. Il aurait trouvé naturel qu'on le traitât en responsable de ces quatre années de vols, de basse police, d'incendies et de meurtres. Au lieu de quoi ces paysans semblaient avoir tout oublié. La guerre avait passé sur eux comme un orage dont il fallait réparer au plus vite les dégâts : une espèce de grand accident agricole. Et, parce qu'il s'inséra dans leur effort terrien avec une docilité de bête d'étable, il eut de bonne soupe, du tabac, un lit décent, des loisirs, des paroles bienveillantes et, de temps à autre la permission d'aller voir, dans l'après-midi du dimanche, ses camarades de « L'Isle-en-Toton ».

De ce groupe d'une douzaine, les uns préféraient attendre leur rapatriement normal, les autres pensaient à s'évader. Deux écoles : la plus pressée regardait, au delà des ondulations des collines de la Save, l'énorme houle pyrénéenne sur l'horizon ; à cent kilomètres dans un de ces creux en dents de scie, derrière le crâne professoral du Cagire, la frontière espagnole et la liberté ! La plus méthodique imaginait de traverser carrément la France en se donnant l'air d'un travailleur étranger. Le plus haut degré de la fantaisie semblait atteint par le camarade Kalb, qui voulait s'évader au moyen d'un seau, d'une petite pelle et d'un balai déplumé.

## CHAMPAGNE LECLERE

(Fils de A. LECLERE ex-P. G. V B)

Manipulant

CHAUMUZY - 51170 FISMES

Livraison à domicile.

Demandez prix

« La France, disait-il, est un pays de retraités, donc de jardiniers, donc de ramasseurs de crottin. Un pays d'avares aussi : rien ne se perd ! Et de ronds-de-cuir : rien ne se crée ! Pendant notre occupation c'est ce dont j'ai été le plus frappé, et je compte bien en jouer un air à MM. les Franzosen en appliquant ce principe ! »

Knapp, à ces paroles ressentit aussitôt une vive aversion pour Kalb, une espèce de haine doctorale : cette tête de mouton-là ne dressait-elle pas, avec ses ramasseurs de crottin, une thèse de géo-politik opposée à celle des pêcheurs à la ligne ? Mais ce fut aussi un trait de lumière dans son bucrâne. La montagne faisait peur à ce fils des dunes de la Baltique ; prendre le train lui semblait folie pure : restait de suivre la route comme le préconisait Kalb, mais sous un autre travestissement — le vrai — l'unique ! celui qui, de L'Isle-en-Dodon au pont de Kehl serait un tout-puissant passeport !

Et Knapp, ayant ainsi conçu son projet personnel dans un éclair de génie germanique, en rassembla les éléments avec une patience et une ruse de renard qui enterre ses proies. Dans les premiers jours de juillet 1946, il se trouvait prêt à le mettre à exécution.

Il disposait de vêtements civils, d'un chapeau pointu, d'une canne à pêche, de conserves de soleil et d'un panier, de mille trois cents francs et de huit jours de vivres ; de la possession parfaite du vocabulaire suivant : « Ça mord ? — Ça a mortu ? — Ui, ui — noon, noon — bas fort — drop te fent aujourd'hui, la boisson ne feut bas mortre ».

Ainsi fait en pêcheur paisible qui « en vient » ou qui « y va », il traversa d'un pas tranquille l'Aquitaine et la Guyenne, trois cents villages, quinze villes, vingt-sept barrages de gendarmerie, douze foires, rencontra sept enterrements, neuf pensionnats en promenade, trois mariages, cinq attroupements autour d'un accident d'auto. Le samedi, 13 juillet, il franchit la Dordogne à Domme, mit hardiment le pied en Périgord noir. Il avait parcouru quatre cents kilomètres sans que personne ait posé les yeux sur lui et commençait à se demander s'il n'était pas « getarnt », c'est-à-dire rendu invisible par son chapeau pointu, comme cela se raconte dans les légendes gothiques.

Mieux : ayant jadis tâté de Kant à l'école normale de Grevesmühlen, il s'amusa à douter de sa propre existence et fit là-dessus de subtils raisonnements métaphysiques qui, par le noumène et le phénomène, charmèrent la longueur de son chemin.

Au fond, ce lourdaud-là se moquait du royaume de France, se sentait supérieur à ces populations puériles et étourdies qu'il couvoyait librement par la vertu d'une astuce transcendante, à ces torturés d'hier qui, par l'enchantement d'un déguisement de pêcheur, ne savaient pas pressentir en lui un de leurs bourreaux. Et il se promettait, le Vater Rhin atteint, d'orner les murs de sa petite école de son équipement d'évasion et de s'en réharnacher lorsqu'il la contera à ses élèves : Ach ! wie dumm ist der Franzmann ! (4)

Cependant il avait traversé Sarlat et la Causse périgordine ouvrait devant lui son désert vibrant de chaleur. Pierrailles livides, darts de truffières, bois rabougris tendus de fils d'araignée comme d'anciens métiers de tisserands, murets croulants, pelouses rases et stériles ou longues herbes desséchées sur pied, goutte d'eau introuvable — le pays du Sec, l'enfer de la Soif, avec, pour unique fluidité, le chœur discontinu des cigales, comme un sifflement de sang aux oreilles.

« Ach » pensa Knapp, la bouche tarie, le front en sueur, et dire que c'est ça que nous venions conquérir ! »

Quel compliment pour le Périgord ! Aussi bien, nulle province de France n'est plus incompréhensible à un Allemand que celle-ci, dont le visage ascétique cache des ressources exquises : face émaciée et ventre de truffes !... L'évadé compléta ainsi sa réflexion :

« Il ne peut vivre en un pareil pays que de parfaits abrutis ! »

Le malheureux ! et il se trouvait déjà pris dans les rets du bon sens périgordin. La route conduisait tout droit à quelques bicoques cuisant au soleil autour d'une église : Toupinac ! Toupinac que le Guide Bleu signale ainsi :

« Pas une rigole, pas un ruisseau, pas une mare, pas un puits à trois lieues à la ronde. Des citernes ».

Mais il y avait de la bière fraîche à Toupinac ! En cet après-midi brûlant de dimanche et de quatorze juillet, ils étaient une dizaine à en boire sous l'orme de la petite place, entre l'auberge et l'église. A l'apparition de Knapp encadré de chiens furieux, les voix tombèrent et les buveurs en bras de chemise contemplèrent avec stupéfaction cet événement inouï : un pêcheur à Toupinac ! Le premier pêcheur qui ait traversé la bourgade depuis le bannissement d'Adam !

« Qu'est-ce que c'est que ce Carnaval-là ? »

Knapp jugea qu'il fallait passer avec un petit salut de la tête, sans plus. Mais le boulanger Grancoin, la meilleure langue de Toupinac, ex-prisonnier de guerre lui-même, l'interpella familièrement, l'arrêtant net, presque au garde à vous :

« Hé ! l'ami ! ça a mordu ? »

Knapp, s'humectant la langue de ce qui lui restait de salive, répondit avec application, en rougissant sous ses lunettes noires :

« Noon, noon, mézieu, bas fort, drop te fent aujourd'hui ».

Or, les grenouilles étant inconnues à Toupinac, les seuls coassements qui y furent jamais perçus sont ceux de la Wehrmacht. En reconnaissant cette musique, personne ne broncha, mais tous pensèrent, émerveillés : Mille dieux ! c'en est un ! — Grancoin reprit :

« A ce que je devine, c'est forcément du poisson d'éteule que vous pêchiez aujourd'hui ? »

— Boisson, pon, ui, ui !

Et Knapp ne comprit pas pourquoi l'assistance éclatait de rire. Le joyeux mitron, content du succès que son image venait d'obtenir, lui porta brusquement son bock sous le nez :

— Bier, gut ?

— la ! ia ! fit automatiquement l'Allemand éperdu et altéré.

— Messieurs ! fit Grancoin d'un ton solennel, les poings sur les hanches et l'air césarien, messieurs ! je ne le lui ai pas fait dire ! Je viens de gagner une prime de quinze cents francs que nous allons manger et boire séance tenante. Tisnet, va télégraphier à la brigade et invite les gendarmes à la collation. Granger, va décrocher le jambon au fond de ton auberge et cueillir la salade au fond de ton jardin...

— Et toi, mon beau Frizou, pour te prouver que nous ne sommes pas des gens de ton espèce, on t'invite ! Granger te fera la gentillesse de te servir un hareng saur individuel pour te consoler de ta bredouille, et tu présideras la petite fête entre les deux anges gardiens qui vont venir t'encadrer ! »

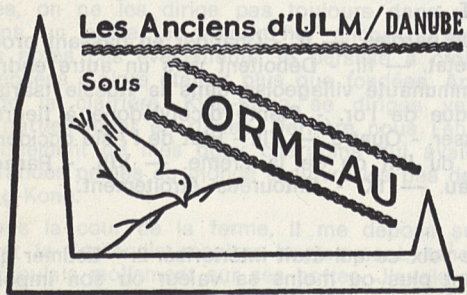
Toulouse 1946-1947.

(1) Fusil.

(2) Maire.

(3) Pescofis, pêcheurs.

(4) Que le Français est donc bête !



18 octobre. C'est la rentrée. Ce dimanche c'était aussi l'automne avec ses arbres couronnés d'un reste de verdure, au feuillage jaunissant sous nos pas.

Dimanche parisien, un peu désert ce matin, dans ce quartier si mouvementé en semaine. Un pâle rayon de soleil ne peut réchauffer l'air frais.

C'est bien l'automne, fidèle au rendez-vous, tout comme ces camarades et amis des Amicales VB-X A,B,C... et ULM, heureux de se retrouver à l'« Opéra-Provence », accueillis chaleureusement par le Président LANGEVIN et les membres du Bureau si dévoués.

Accolades, cordiales poignées de main. L'ambiance se réchauffe et chacun de prendre place à sa table. Le couvert est mis... et de bavarder amicalement.

Ulm occupe toujours la même table : nous atteignons 20 couverts, ce qui est un encouragement que le Président LANGEVIN soulignera dans ses paroles de bienvenue.

Le repas sera très apprécié par tous et le champagne italien, aussi.

Le prochain déjeuner est fixé au **DIMANCHE 10 JANVIER 1988** (nous en reparlerons). Toujours à l'Opéra-Provence, et nous fêterons les rois, **ne l'oubliez pas.**

L'année 1987 s'achève, laissant derrière elle plus de

peines que de joies ! Sans vouloir évoquer la tristesse et les vides dans nos rangs, que l'on ne remplace pas, l'année 1987 aura été cruelle pour beaucoup d'entre nous. Nos cœurs s'en souviennent... et bien des larmes aussi, car on ne peut oublier le passé. Ces lointains souvenirs ne peuvent s'évanouir.

Nous vous souhaitons de bien terminer cette année 87 dans la joie, la santé et le réconfort moral dont nous avons tous tant besoin. **Un bon Noël pour chacun,** une heureuse fin d'année... et que celle-ci s'en aille, sans regret !

Merci aux convives, fidèles et si attachés à l'Amicale. Quel encouragement pour tous ceux qui se dévouent bénévolement pour que celle-ci subsiste encore longtemps.

Autour du Président d'Ulm, René SCHROEDER et son épouse Marguerite : Mmes Marie Courtier, Renée Sénéchal, Pauline Miquel, Huguette Crouta, Suzanne Cadoux, Mmes et MM. : Duez, Rein, Balasse, Fauchoux, Batut, M. Delaunay.

Nous ne saurions oublier nos camarades et amis qui n'ont pu se joindre à nous ce dimanche, retenus le plus souvent pour raisons familiales, de santé ou d'éloignement. Nous le regrettons vivement en espérant les retrouver réconfortés, surmontant leurs peines et leurs soucis, au prochain déjeuner du dimanche 10 janvier 88.

L. V.

## COURRIER

Et ces jolies cartes postales ! Un souvenir de vacances... et d'amitié toujours fidèle. Une fois encore : un grand merci ! pour toutes vos pensées, à : Jean et Germaine Batut (La Vésudie). Famille Pierre Ponroy (Antibes). Marie Courtier (Plouganou). De Lescherraine : Duez, Hadjadj, Jeantet, Odette Rigot-Derisoud, Paulette Blanc (Bapha, Bulgarie). Joseph Langevin (Saint-Palais). Huguette Crouta (Boulouris). Yvonne et Jules Granier (Allevar-les-Bains). Aimée Yvonet (Chard). Yvonne Veschambre et Gisèle Jacquet (Reims). Nos amis Brun (Sees). Pauline Miquel (Château-du-Loir). Nos amis Ouiracaudan (St-Jean Cap-Ferra). Géo Ribstein (Carpentras). Alphonse Hinz (Mimizan). Simone et René Fauchoux (Dinan). Emile et Andrée Gressel (Saône-et-Loire). André et Gaby Balasse (Plouarnel). Pierre et Madeleine Vailly (Epinal). Du bout du monde, Saint-Guérolé : Marcel et Aline Belmans, Mme Denis, Ed. et Eliane Michel, Ed. et Suzanne Raffin (Athènes).

Sans oublier nos amis Belges : Armand et Jane Ista ; Emile et Yvonne Legrain et Charles Pottiez. Nos amis de Quevaucamps, par lettre du 6 octobre 1987, nous donnent de leurs nouvelles qui sont à peu près bonnes. Charles entame une patiente convalescence à la suite d'une opération de la cataracte, Yvonne souffre d'arthrose. Ils assurent la famille Sénéchal de leurs bonnes pensées. A tous deux nous leur souhaitons une meilleure santé et espérons les revoir en bonne forme le 10 janvier à Paris. Et tant d'autres que nous espérons retrouver en avril à Fontaine-l'Évêque.

Bien amicalement.

Lucien VIALARD,  
Ancien d'Ulm - V.B.

En ce dimanche 11 octobre, une énorme surprise. Le téléphone sonne. Allo ? Une voix me répond : « Ici, Désiré ! » Ce nom me surprend et j'hésite un peu, puis soudain j'ai revu en mémoire le visage souriant de notre ami COMONT, du 604, dont nous étions sans nouvelles depuis plusieurs dizaines d'années, bien que l'ami BALESDENS l'ait rencontré plusieurs fois à Amiens où il habite : Quartier Saint-Maurice, route de Falaise, 80000 Amiens. Je fais part à l'ami Désiré de ma joie de l'entendre et puis j'ai su que le pauvre copain avait eu bien des malheurs : la disparition de sa femme, il y a 3 ans, qui l'a laissé seul, désespéré, car il a 80 ans. Heureusement qu'il a un fils, très bon pour lui. Au nom de vous tous je lui ai présenté nos condoléances et exprimé notre grande sympathie fraternelle.

Pour conclure, les amis, trouvez le temps de lui écrire un petit mot de réconfort, pour l'assurer que ses copains de captivité ne l'oublient pas. Je lui adresse un bulletin d'adhésion à l'Amicale afin de mieux sceller nos retrouvailles. Merci les amis.

Et comme chaque mois, un coup de fil de notre Jean FRUGIER, toujours en forme. Il doit venir faire un saut à Poitiers.

Au mois prochain, les amis. Bonne santé à tous.

Matricule 369 - Stalag 1 B puis X B.  
Maurice MARTIN.

## COMMUNIQUÉ

Le 10 juin 1942, le Général de GAULLE télégraphiait de Londres, le message suivant : « Général KOENIG sachez et dites à vos troupes que toute la France vous regarde et que vous êtes son orgueil ».

L'épopée de Bir Hakeim menée par la Première Brigade Française Libre marquait l'entrée victorieuse des troupes françaises libres sur le théâtre du second conflit mondial.

A l'occasion du 45<sup>e</sup> anniversaire de cette épopée et à la demande de l'Amicale de la 1<sup>re</sup> Division française libre, la Mission permanente aux commémorations et à l'information historique du Secrétariat d'Etat aux Anciens Combattants a réalisé un panneau d'information historique.

Installé sur le quai de la station du métro Bir Hakeim à Paris, ce panneau donne à chaque voyageur le moyen de mieux connaître une page importante de l'histoire de la seconde guerre mondiale.

Le panneau a été dévoilé le 11 juin 1987, par M. Georges FONTES, secrétaire d'Etat aux Anciens Combattants en présence de M. REVERDY, pdg de la RATP, ainsi que d'une nombreuse délégation d'anciens de la 1<sup>re</sup> D.F.L.

En accord avec la Direction de la RATP, le Secrétaire d'Etat aux Anciens Combattants réalisera et installera en 1988 d'autres panneaux d'information historique dans les stations dont le nom illustre une page de l'histoire du premier et du second conflit mondial.

## SOUVENIR D'ALBERT BIHLER

Chaque année, au cours de notre voyage P.G., nous ressentons tous un grand vide... Albert tenait tant de place parmi nous.

A trois reprises, je vous ai fait connaître le talent de poète de ce cher ami.

Aujourd'hui il est question de sa vie de kdo. — Sur mon bureau, le superbe croquis fait à la plume : ferme typique du Holstein « Vetterdorf » Kdo 617 ; matricule 47045 X B, reste posé.



Stalag X C, Baraque 5, Chambre 6

Dessin de Paul DUCLOUX.

Au cours de notre « Historique » voyage d'octobre 1982 à Sandbostel, mon épouse était à l'arrière du car entre nos chers amis Jean POUDEVIGNE et Albert BIHLER : le temps ne lui a pas duré. Entre les « Petites Blaguettes » de Jean et les bonnes histoires de notre Haut-Marnais, elle a su apprécier les qualités de chacun.

Tous les participants garderont un souvenir impérissable de ces belles journées d'AMITIE.

Là encore, Albert avec ses « deux jumelles » a su se montrer à la hauteur. Ce coup du sort qui aurait pu être gênant pour un voyageur inconnu, se transforma en une profonde amitié... qui aurait pu être plus longue, hélas !

## RECHERCHE

Le « Pays de France », édité par « Le Matin », a sorti son premier numéro le 10 mai 1914. C'était un organe des « Etats Généraux du Tourisme ». Sur la couverture : Raymond POINCARE premier touriste de France.

Il devait paraître chaque mois : 10 juin, 10 juillet, etc. Il faut attendre le 12 novembre 1914 pour voir la sortie du numéro 4. Sur la couverture une longue file de prisonniers de guerre allemands, avec comme titre : « Comment ils pénètrent au cœur du Pays de France ».

Par la suite, ce mensuel s'est transformé en hebdomadaire.

Le dernier numéro en ma possession est le n° 255, du 6 février 1919...

Quelle belle collection (près de 20 kg).

Hélas ! il me manque 3 numéros. Des années de recherches ont été infructueuses.

1917... Pourquoi cette année ? Les numéros 155, du 2 octobre, 160 et 161 de novembre sont manquants.

Parmi les fidèles lecteurs du Lien il peut se trouver des amateurs de vieux papiers. Naturellement je suis prêt à payer le prix demandé. Je voudrais tant pouvoir compléter cette riche et précieuse collection.

Merci d'avance.

Paul DUCLOUX.

71220 La Guiche.

## COURRIER DE L'AMICALE

par Robert VERBA

Les vacances sont déjà loin et nous nous préparons à affronter l'hiver qui, nous l'espérons, ne sera pas trop rigoureux. Nos vieux os deviennent de plus en plus fragiles et craignent l'humidité et le froid. Prenons toutes nos précautions pour ne pas en souffrir en attendant le printemps !

Beaucoup de cartes de vacances nous sont parvenues. Nous vous en remercions, mais nous regrettons de ne pouvoir « situer » quelques-uns de leurs auteurs, soit par manque de signature, soit par le gribouillis qui en tient lieu...

A ceux qui n'ont pu se déplacer pour cause de maladie, nous souhaitons que 1988 soit beaucoup plus clément. Que ceux de nos amis(es) qui se trouvent seuls et démunis n'hésitent pas à se faire connaître et qu'ils le fassent en toute confiance. Nous sommes une « Amicale », beaucoup de nos adhérents alimentent de leur générosité, et nous les en remercions, notre service d'entraide. N'hésitez pas si vous vous trouvez dans le besoin, nous vous aiderons en toute amitié et solidarité.

—O—

Nous souhaitons vivement la remise sur pied de notre ami GEHIN. Il manque à l'Amicale, et de plus, seule au garage, sa voiture commence à s'ennuyer sérieusement ! Nous saluons Paulette.

Meilleure santé aussi à notre ami Georges CHAMPEAU qui en est à sa quatrième opération... Bon courage.

Notre ami l'Abbé TUZANNE, 9, Av. des Pyrénées,

Saint-Mamet 31110 Luchon, nous fait part de son regret de ne plus pouvoir se rendre auprès de ses amis ; il écrit : « Personnellement je ne suis plus rassuré en voiture et j'en fais de moins en moins. Mes facultés mentales ont bien diminué (ce qui ne paraît pas), d'où ma paresse pour écrire. Malgré cela le moral est bon et je garde la Foi et l'Amitié... La guerre et la captivité ont marqué ma vie. J'en porte la blessure dans mon cœur plus que dans mon corps. Je pense qu'il doit en être ainsi pour la grande majorité des anciens P.G.

Nous n'avons rien à ajouter à ce que tu écris, mon cher Abbé, sinon que nous souhaitons que tu gardes un bon moral encore longtemps.

Notre ami SALLANSONNET Lucien, 2, Chemin Petit, 69300 Caluire, envoie toutes ses amitiés à tous et particulièrement aux anciens du X B Hambourg. Merci pour notre Caisse de Secours.

Merci également à notre ami DEBAECKER Fernand, Hondegheem 59190 Hazebrouck.

Nous sommes heureux d'apprendre que les ennuis de santé de notre ami AUBRY René, 11, rue du Dr Liébault, 54115 Favières, sont en nette régression. Nous concevons qu'il n'y a pas pire que de perdre la vue. Mille fois merci pour notre C.S.

Notre ami Marcel VAN DEN BORNE en visite à Paris et de passage rue de Londres, se rappelle au bon souvenir de tous ceux qui l'ont connu.

(Suite page 6).

## DECES

La liste s'allonge chaque mois un peu plus des disparitions de camarades et d'amis. Le temps est impitoyable... C'est ainsi que nous avons appris les décès de :

DELAGNES Henri, 13, rue Cambon, 92250 La Garenne-Colombes.

GRON Marcel, 2, rue des Champoulains, 89000 Auxerre (décès ancien dont nous n'avions pas eu connaissance).

CHAMBON Pierre, 51, rue Brancion, 75015 Paris.

AUTRAN Jean, 80 ans, captif à Lunebourg. Merci à Mme AUTRAN pour son don à la C.S.

BONNEAU Raoul, Le Retail, 79130 Secondigny.

KOPFF Roger, Landera, 29214 Lannilis. Ce décès nous est signalé par l'Abbé PORCHERET, 44270 Macheoul. Merci, l'Abbé, pour ton don.

LANGONET, 88170 Chatenois (décès ancien dont nous n'avions pas eu connaissance).

PROESMANS Albert, ami de l'aumônier C. FORESTIER lors de leur captivité.

A toutes ces familles dans le deuil et dans la peine, l'Amicale présente ses condoléances les plus attristées.

## LES ANCIENS DU WALDHO

Bien qu'ayant, depuis 3 ans, abandonné, contraint et forcé par les vicissitudes de l'âge, mes fonctions de responsable du Bureau de l'Amicale, je continue à assumer la tenue de la rubrique « Les Anciens du Waldho » que j'ai ouverte dès les premiers numéros du Lien.

Le Bureau de l'Amicale me fait parvenir une lettre de Mme Marthe HERBIN, adressée à notre Président Joseph LANGEVIN, ainsi libellée :

« ...Mon mari nous a quittés le 24 juillet 1987 après une longue maladie. Jusqu'à la fin, il attendait avec plaisir Le Lien pour avoir un peu de vos nouvelles. C'est pourquoi je vous en fais part et vous prie de

croire à son amitié qui fut toujours bien sincère. Avec mon meilleur souvenir... »

Ainsi notre « Ch'timi » nous a quittés dans sa 75<sup>e</sup> année. C'est un vieux copain que je pleure. Au Waldho il occupait la chambre 146, moi la 147. Mais tous les soirs il venait « taper les cartes » dans la 147, car il aimait l'ambiance de cette chambrée peuplée de vrais copains. Et il y apportait sa gouaille de Ch'timi du Nord et son moral de fer qui n'a jamais plié.

Alexandre HERBIN, Alex pour les intimes, faisait partie de ce personnel de l'Hôpital qui permettait à nos vaillants toubibs de travailler dans la plus parfaite tranquillité, sûrs qu'ils étaient d'être secondés par un personnel qualifié et consciencieux.

Dans le civil, Alex exerçait la profession de mineur de fond. Après la captivité il fut nommé porion. Il était fier de son métier et sans en nier les dangers qui guettent les mineurs du fond il nous disait que chaque métier avait son côté dangereux.

Adieu « Ch'timi ». Nous l'aimions bien tu sais. L'âge, maintenant, fait sa sélection. Nous nous éliminons petit à petit. Nous sommes de moins en moins nombreux, mais toi tu resteras toujours dans nos souvenirs.

Au nom des Anciens du Waldho, j'adresse à son épouse et à ses enfants nos fraternelles condoléances.

Henri PERRON.

## CORRESPONDANCE

Avec du retard, nous évoquons la lettre du 18 juin 1987 de notre camarade A. SEGAIN, d'Yvetot, qui demande :

a) s'il existe des récits de guerre évoquant le parcours effectué par un nombre considérable de P.G. en 1940 : Saint-Dié, Sélestat, Erstein, Strasbourg/Villingen (V.B).

Je réponds à titre personnel : j'ai fait ce parcours et je sais ce qu'il a été. Je ne connais pas, mais peut-être en existe-t-il, de récit détaillé sur ce sujet, mais je rendrai compte dans Le Lien très prochainement, d'un livre, aujourd'hui introuvable, qui traite de l'enferme-

ment des prisonniers dans les casernes de Strasbourg... b) si certains des P.G. qui ont à l'époque effectué ce « parcours » habitent la région d'Yvetot, qu'ils veulent bien contacter A. SEGAIN, 21, rue des Chouquettes, B.P. n° 1, 76190 Yvetot.

c) ancien du 63<sup>e</sup> R.A.C. de Fez (Maroc), notre camarade recherche parmi les prisonniers ceux qui auraient pu séjourner au camp de DARMARESS/FEZ en 1927.

d) A. SEGAIN a été en kommando de culture, puis à l'hôpital de Rothweil, ensuite « tailleur » à Villingen (V.B) où il se lia d'amitié avec Roger DUMOULIN (aujourd'hui décédé), pour terminer au camp de Ludwigsburg (Stalag V.A).

Que ceux qui l'ont connu ici où là lui écrivent par le canal du Lien.

- \* -

D'une lettre adressée à PERRON par notre ami corse LEGA Marcel, j'extrais ces quelques lignes :

« Je suis inexcusable de vous avoir laissé si longtemps dans le silence. Une certaine indolence que je traîne avec moi depuis bien longtemps et aussi l'âge aidant, je viens de passer le cap des 70 ans, avec une ouïe déficiente, voilà maintenant que je marche avec une canne, courbé en deux ! »

Quand je pense que j'ai traversé de Gérardmer à Strasbourg en passant par Neuf-Brisach, et cela presque tout le temps à pied, dans les fameuses colonnes de « gefangs », c'est du propre de me voir ainsi ! (...)

Ci-joint un petit chèque pour l'Amicale, et mon bon souvenir aux amis qui se souviennent de moi ».

Merci d'abord pour le règlement de tes cotisations... oubliées, il n'est jamais trop tard pour bien faire.

Un peu d'ironie, un peu d'humour dans ton propos, c'est, mon cher camarade, le signe d'une jeunesse toujours présente. Qu'importe la canne ! Bien sûr, l'été 40 est loin et ton parcours du combattant sur les routes de l'Est aussi... Nous étions jeunes alors, et endurants, malgré les Chleuhs et leurs crosses ! Le temps a passé mais n'a pas effacé le souvenir. Allez, ciao, bon courage et soignes-toi sans attendre. Amicalement et bonjour à ton pays.

J. T.

## Exclusivité « Le Lien »

A la suite de la publication dans nos colonnes de brèves « notes de lecture » sur l'œuvre littéraire de l'écrivain G. HYVERNAUD, ancien prisonnier, décédé en 1983, nous avons reçu de Mme HYVERNAUD, une lettre dont voici un extrait :

« Cher monsieur, je pense que vous apprendrez avec plaisir que le « Prix Blaise Cendrars » a été décerné à mon mari, Georges Hyvernaud, pour l'ensemble de son œuvre, le 30 septembre dernier. Il m'a été remis par Myriam Cendrars, la fille du grand poète.

A cette occasion, j'ai pensé que peut-être vous pourriez insérer la nouvelle dans votre journal. Honneur posthume pour l'un des vôtres.

Et je vous envoie un texte, jusqu'à présent inédit, qui intéresserait peut-être vos lecteurs » (...)

C'est un grand honneur que nous fait Mme Hyvernaud en nous donnant cet inédit, et nous l'en remercions vivement. Le vérisme de ces « choses vues » en 1940 n'a d'égal que le bonheur d'expression du témoin pour les restituer et les « donner à voir » à son lecteur. Pour notre part, nous dirions peut-être qu'elles sont, dans le sordide et la désespérance, en-deçà de la réalité...

Quoiqu'il en soit, nous nous réjouissons de voir enfin reconnues l'importance et la qualité de cet écrivain — témoin de son temps. Ces feux du soir ne l'en éclairent que mieux. Il faut en féliciter les jurés du « Prix Blaise Cendrars » et les Editions Ramsay, qui ont osé la publication d'une œuvre si hautement expressive de la captivité.

J. Terraubella.

## MAI 40

Le capitaine avait reçu l'ordre de s'occuper des réfugiés. Cela ne signifiait rien. Rien ne signifiait plus rien. Voilà deux jours qu'il marchait entre la gare et la mairie, suant et violacé, avec son casque, son revolver modèle 93, son masque à gaz, ses décorations de l'autre guerre. Qu'est-ce qu'il fichait là au juste ? S'occuper des réfugiés. Il y en avait plein les deux rues du bourg, des réfugiés. Plein les maisons. Il y en avait cinq cents, mille, devant la gare, qui attendaient que passe un train. Mais il n'était pas passé de train depuis la veille. Il ne passerait peut-être plus jamais de train. On ne savait pas. Rien ne répondait plus aux appels, aux désirs des hommes. L'épicerie-mercerie était vide. La boucherie aussi. La boulangerie aussi. Plus d'essence à la pompe à essence. Plus de bière à l'estaminet, plus de vin, plus de pernod, plus de gnole. Le patron, les bras en croix, défendait son seuil : « foutez le camp, bon dieu, on vous dit qu'il n'y a plus une goutte de rien ! » Et il ne regrettait même pas les sous qu'il aurait pu gagner.

C'était vraiment les derniers jours. Toutes les sécurités se dérobaient à la fois, toutes les assurances, toutes les solidités.

— « Voyons, Monsieur, faites quelque chose », disait une femme au capitaine.

Une femme pas jeune, teinte, peinte, genre maquerelle. Elle traînait avec elle une grande fille. Elle avait l'air de l'offrir au capitaine.

— « On ne va pas nous laisser là, ça n'est pas possible, nous arrivons de Bruxelles, pensez donc ! Le capitaine était emmerdé. Il regardait la maquerelle à face de plâtre, prête à troquer sa fille contre un billet de troisième classe pour n'importe où.

— Qu'est-ce que vous voulez que je fasse ? disait le capitaine, ce n'est pas moi qui les fais partir, les trains ! Il faut patienter, disait le capitaine.

De la sueur coulait le long de son nez, il l'essayait,

il en revenait encore. Jamais il n'avait tant sué. Il se la serait bien envoyée, la fille. Une grande fille rousse. On n'a déjà pas tant d'occasions.

— Il faut patienter, disait-il.

Il repartait vers la mairie. Le maire s'était tiré dans la nuit, en douce, et la mairie était bourrée de types qui dormaient sur les tables.

Pensez, on arrive de Bruxelles. On arrive de Mons, de Liège. On y a laissé tous nos biens, tout. La machine à coudre, la T.S.F. qui est même pas finie de payer. Et ils perdaient encore un gosse, une valise, un vieux. Il ne leur restait plus que leur peau, et pas sûr qu'ils la sauvent, leur peau. Des gens soudain dévêtus de tout le poids de terre, de pierre, de bois, de métal qu'on porte sur soi.

Nous n'avons plus rien. Ils marchaient désespérément dans leur légèreté, dans leur nudité. Presque tous les habitants du bourg étaient partis déjà. Pas par peur, non, ni par aucune sorte de pensée. Seulement pour obéir à la loi qui jetait les vivants hors des logis, sur les routes. Parce que les temps étaient venus. Les temps de grande migration. Les temps de non-possession. Les maisons étaient abandonnées. Y entrant qui voulait. Ce n'était plus à personne.

Qu'est-ce que ça veut dire : à quelqu'un ? Les maisons si longtemps défendues, serrées dans leur méfiance, verrouillées, les maisons comme des crânes à présent se laissaient faire, s'ouvraient, il n'y avait qu'à passer la porte, on voyait tout. Le linge dans l'armoire et les balais sous l'escalier et les lettres dans le tiroir — ma chérie, mon vieux, mon petit —. Les enfants contemplaient des messieurs à moustaches encadrés de bois doré : « Dis, tu ne trouves pas qu'il ressemble à tonton Alfred ? » Un rêve ancien de pillage et de viol se satisfaisait en toute innocence. On s'établissait dans l'odeur, dans le secret des autres. On cuisinait dans leurs cuisines. On pissait dans leurs jardins. On se couchait pêle-mêle sur leurs lits et leurs tapis. Ça durait deux heures ou deux semaines. On était dans le provisoire et le mouvant. Revanche énorme sur l'ordre et le sacré. Les vieilles religions ménagères avaient cessé de protéger les fauteuils Louis XV et le buffet de salle-à-manger. Les interdictions ne jouaient plus. On pouvait déranger, salir, casser...

Et cependant les gens qui ne voulaient pas s'arrêter coulaient toujours dans les rues en faisant leur rumeur de fleuve. Au sein de cette confusion médiévale, quel pouvait être le rôle d'un capitaine de pionniers avec son masque à gaz, ses médailles et ses soixante soldats ? Soixante soldats qui voyaient partout des espions. C'était ce qu'ils avaient trouvé de mieux pour se rendre utiles. Ils poussaient au cul des créatures mornes.

— Mon Capitaine, cette fois c'en est sûrement un.

Le capitaine suait, s'épongeait. De toutes les poches des créatures mornes jaillissaient des attestations, des cartes, des photos, des papiers, des feuilles roses, vertes, grises, avec des cachets, des timbres, des paraphe, des dates.

Ça va, ça va, disait le capitaine. Il avait fait l'autre guerre, celle des médailles, qui ne lui avait pas appris grand chose. Et celle-ci maintenant, qui ne ressemblait à rien. C'était un homme qui pensait peu, et seulement par idées éprouvées. Il n'y a pas de petites économies. On a l'âge de ses artères. Des formules qui ne permettaient pas de s'orienter parmi les contagions mentales et les liquéfactions collectives.

— Mon Capitaine, mon Capitaine, gueulaient les soldats.

— Quoi encore ?

Est-ce que ces couillons-là ne lui foutraient pas la paix, à la fin ?

Une espionne, pour changer. Une gamine dans les seize ans, maigrichonne, un rire rouge et blanc, l'air de se payer sa tête. On allait bien voir.

— Votre nom ?

Courassod on l'appelait, Gilberte Courassod. Avec

un « d ». Sa profession ? Elle était bonne à tout faire. A Lille. Chez des gens rupins. Elle disait qui. Et puis, est-ce que ça le regardait, le capitaine ? Pourquoi qu'on l'arrêterait ? On ne pouvait plus se promener dans la rue à présent, non ?

— Mon Capitaine, mon Capitaine, disaient les soldats.

Depuis ce matin qu'elle leur courait après, toujours à essayer de leur causer, et de drôles de propos qu'elle leur tenait.

— Ça va, disait le capitaine, ça va.

Il s'essayait une fois de plus. Il se sentait las, inutile, inadapté à l'événement. Il considérait une affiche sur un mur. C'était une affiche qui annonçait une représentation à la Salle des Fêtes avec le concours de Mlle Lucy Tangente, cantatrice ; de Frédo, comique troupière et du célèbre prestidigitateur Fibbs. C'était daté de janvier 1940. Une affiche. Une survivance saugrenue. Une chose amicale, insolite et obstinée, venue d'un autre temps, d'un autre monde...

Oui, il y avait eu ça. Et même que c'était qu'un commencement. Pendant que durent ces aventures violentes, on n'y réfléchit guère. Mais après, une fois qu'on en est sorti, on ne peut plus penser à autre chose. On se dit : voyons, il y a eu ceci, il y a eu ça. Il y a eu ce canal dans le matin, et ces péniches incendiées qui fumaient. Il y a eu ce bistrot à moitié démolé où j'ai trouvé à boire un verre de gnole. Ce petit pont. Ces chevaux crevés dans l'herbe, gonflés, horribles. L'artilleur qui gueulait : moi, les avions, je m'en fous, les avions c'est zéro ; et il claquait de peur au bord du fossé.

Il y a eu tout ça. Ces choses confuses, désordonnées comme les images rompues qu'on recueille des songes. On voudrait comprendre. On voudrait que ça ait eu un sens. Parce qu'autrement, ce ne serait plus la peine.

J'essayais de comprendre, moi, je ne faisais rien d'autre, durant toutes les journées de cet été de malheur.

Je m'asseyais par terre, le dos contre les planches de la baraque. Je rassemblais des images éparses. Je m'embrouillais dans un ressassage infini. Les réfugiés. le capitaine avec ses médailles. Qu'est-ce qu'il avait bien pu devenir, celui-là ? Le canal. La route de Lille. La nuit grondante. Les bagnoles. Les cris. Qu'est-ce que vous foutez là, vous autres, bon dieu ? Ça avance, oui ou merde ? Paraît qu'ils sont à Hazebrouck. Non mais rends-toi compte...

Voilà : ça a été des choses comme ça. Et pour finir, cette petite place, et les copains qui nous tiraient dessus. Ils tenaient encore eux. Nous, nous venions juste d'être ramassés. Et les Allemands avaient inventé de nous placer devant eux, pour que les autres ne tirent plus.

Cette scène-là, je n'ai pas fini de me la raconter.

Georges HYVERNAUD.

## SOLUTION DES MOTS CROISÉS N° 435

HORIZONTELEMENT :

I. - Verbose. — II. - Evoluer. — III. - Rabattent. — IV. - Blé. - Mir. — V. - Au. - Réséda. — VI. - Lever. — VII. - Iran. - Café. — VIII. - Repolie. — IX. - Enserrées.

VERTICALEMENT :

1. - Verbalise. — 2. - Evaluer. — 3. - Robe. - Vars. — 4. - Bla. - Renée. — 5. - Outrer. - P.R. — 6. - Set. - Cor. — 7. - iremE (Emeri). - Ale. — 8. - Nidifie. — 9. - Entravées.

N° de commission paritaire : 786 D 73

Dépôt légal 4<sup>e</sup> trimestre 1987

Cotisation annuelle : 50 F donnant droit à l'abonnement annuel du journal

Le Gérant : LANGEVIN

IMPRIMERIE J. ROMAIN - 79110 CHEF-BOUTONNE